

A portrait of Achille Mbembe, a Black man with glasses, wearing a white button-down shirt. He is sitting at a desk with a window behind him. A magazine is visible on the desk in the bottom left corner.

Le Camerounais Achille Mbembe, né en 1957, est l'auteur de nombreuses contributions en sciences politiques et sociales. Docteur en histoire de la Sorbonne et diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, il enseigne en Afrique du Sud et aux Etats-Unis. Au Sénégal, il coanime les Ateliers de la pensée de Dakar. Et il a été récemment fait docteur honoris causa d'un institut de l'UCL.

Achille MBEMBE

« Le religieux EST NÉCESSAIRE DANS UNE SOCIÉTÉ »

— Quelles sont vos origines ?

— Je suis né dans un village du Cameroun situé entre la capitale Yaoundé et le port de Douala, au sein d'une famille très modeste dont des membres, du côté de ma mère, avaient été impliqués dans les luttes anticoloniales des années 50. J'ai grandi en écoutant des histoires racontées en particulier par ma grand-mère Suzanne Ngo Yem. Ces histoires, elle en avait été témoin et les avait vécues. De toutes les possessions coloniales françaises en Afrique subsaharienne, le Cameroun a été la seule dont la demande d'accession à l'indépendance a été appuyée par une lutte armée. Celle-ci s'est soldée par la défaite du mouvement nationaliste, l'assassinat ou l'exil de la plupart de ses leaders. Les soirs, à l'heure des contes, ma grand-mère revenait sans cesse sur ces récits, sur la thématique de la délivrance et sur le calvaire qu'ont enduré les héros nationalistes, privilégiant les significations chrétiennes qu'elle donnait à ces événements.

— Est-ce du croisement entre ces histoires de combats et ces significations chrétiennes que vient votre choix de faire des études d'histoire à l'université de Yaoundé, sans pouvoir y défendre votre mémoire considéré comme subversif, et à Paris ? Ainsi que vos engagements parmi les étudiants camerounais et dans la Jeunesse Étudiante Chrétienne (JEC) ?

— Oui. Et aussi parce que, parmi les femmes et les hommes remarquables qui m'ont formé ou influencé, il y a eu, à côté de mes parents et de ma grand-mère, des professeurs d'école secondaire et des aumôniers de la JEC, dont le père dominicain belge André Coulée. Ainsi que des intellectuels d'Afrique et du Cameroun. En particulier feu le théologien Jean-Marc Ela qui, à l'instar des théologiens de la libération, estimait que la mémoire des luttes était fondamentale dans le processus d'éveil des consciences. Je considère donc que mes engagements, tant intellectuels que politiques, puisent leurs racines dans ces grandes figures qui m'ont servi de modèles. De plus, c'est grâce à la JEC que j'ai découvert l'intérieur de mon pays, en particulier le nord où vivent des chrétiens et des musulmans. Notamment en participant à des campagnes d'alphabétisation menées en milieu paysans dans la région de Mokong, avec des pères spiritains dont l'ethos était tout à fait différent de celui de leur supérieur qu'a été Mgr Marcel Lefebvre. C'est aussi grâce à la JEC que j'ai voyagé pour la première fois dans le reste de l'Afrique, spécialement en Tanzanie, quand Julius Nyerere, éducateur et chrétien, en était le président. Ce mouvement m'a encore amené à découvrir le monde,

en particulier l'Italie, Rome, avec une audience du pape Jean-Paul II, et l'Amérique latine. J'ai grandi à une époque d'optimisme pour l'Afrique, qui tranche beaucoup avec la période qui a débuté dans les années 80 marquées par la crise économique, la consolidation des dictatures, la fermeture de l'espace public et la grande migration des cerveaux africains hors du continent.

— N'avez-vous pas été tenté de vous engager en politique ?

— Non, et ce choix a été marqué par beaucoup de facteurs. Principalement l'influence de ma grand-mère dont les réactions ont fait apparaître en moi une conception tout à fait tragique du pouvoir politique. À cause d'elle, j'ai considéré assez tôt la quête de ce pouvoir comme un exercice mêlant espérance et défaite. J'ai finalement acquis d'elle une conception du politique comme un acte fondamentalement insurrectionnel qui implique une prise considérable de risques. J'en suis même arrivé à me méfier fondamentalement de tout pouvoir, qu'il soit politique, ecclésiastique ou autre.

— De là votre choix pour un autre pouvoir, celui de l'écriture, à travers de nombreux ouvrages...

— Ce choix n'a pas seulement été négatif. En effet, pour moi, l'écriture participe à une espèce de communion avec l'éternité. Écrire, c'est un peu comme aspirer à ce qui dure. Le pouvoir politique est fondamentalement éphémère ; l'écriture ne l'est pas, du moins faut-il le croire. Le désir de durer me semble être constitutif de l'acte d'écrire, lequel consiste avant tout à redonner la vie, à réanimer ce qui, sinon, serait condamné à la pétrification. Écrire, c'est reconvoquer à la vie ce qui est menacé par la mort. Voilà comment je conçois l'écriture, et ce devoir de veille sur le vivant, je ne le retrouve pas dans la politique.

« L'écriture participe à une espèce de communion avec l'éternité, pour aspirer à ce qui dure, alors que le pouvoir est fondamentalement éphémère. »

— Vous écrivez à la fois en français et en anglais, langues appartenant aux cultures d'anciens colonisateurs combien différentes !

— Pourquoi ne le ferais-je pas ? Le français, l'anglais et le